



Patronato de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

La presente colección bibliográfica digital está sujeta a la legislación española sobre propiedad intelectual.

De acuerdo con lo establecido en la legislación vigente su utilización será exclusivamente con fines de estudio e investigación científica; en consecuencia, no podrán ser objeto de utilización colectiva ni lucrativa ni ser depositadas en centros públicos que las destinen a otros fines.

En las citas o referencias a los fondos incluidos en la investigación deberá mencionarse que los mismos proceden de la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife y, además, hacer mención expresa del enlace permanente en Internet.

El investigador que utilice los citados fondos está obligado a hacer donación de un ejemplar a la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife del estudio o trabajo de investigación realizado.

This bibliographic digital collection is subject to Spanish intellectual property Law. In accordance with current legislation, its use is solely for purposes of study and scientific research. Collective use, profit, and deposit of the materials in public centers intended for non-academic or study purposes is expressly prohibited.

Excerpts and references should be cited as being from the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife, and a stable URL should be included in the citation.

We kindly request that a copy of any publications resulting from said research be donated to the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife for the use of future students and researchers.

***Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife
C / Real de la Alhambra S/N . Edificio Nuevos Museos
18009 GRANADA (ESPAÑA)***

+ 34 958 02 79 45

biblioteca.pag@juntadeandalucia.es

GAPEFIGUE
—
ISABELLE
—
DIE
—
CASTILLE

A-4
—
1
—
4
—
B. P. A. G.

BIBLIOTECA DE
LA ALHAMBRA

Est. A-4

Tabl. 1

N.º 4

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

R. 42

ISABELLE DE CASTILLE

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DE L'ESPAGNE

PAR

M. CAPEFIGUE

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA

Donativo del Sr. Cónde de
Romanones á la Biblioteca
de la Alhambra. 1909

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

8, RUE DE LA PAIX

MDXXXLXIX

Tous droits réservés.

Dans la cathédrale de Grenade, splendide débris de l'art mauresque, près de l'autel de Santiago, se trouve la *Capilla real* (la chapelle royale). Sur un sarcophage de marbre de Carrare, blanc comme un linceul, don Ferdinand, roi d'Aragon et sa femme Isabelle, reine de Castille, sont couchés, la tête appuyée sur un riche coussin de velours; Isabelle porte la couronne au front comme Blanche de Castille, la mère de saint Louis; un riche manteau la couvre tout entière, deux lions de pierre sont couchés à ses pieds. On vous montre encore le sceptre d'Isabelle et l'épée du roi Ferdinand, marqués au blasons de Castille et d'Aragon. Tout autour du tombeau sont les apôtres qui vous regardent de leurs yeux fixes et rongés par le temps. Ce tombeau fut commandé par Charles-Quint, le petit-fils d'Isabelle et de Ferdinand.

On peut admirer aussi un missel couvert d'ivoire, enluminé de miniatures: saints en extase, petits oiseaux qui becquètent les fruits et les fleurs, ermitages sur les collines, rois maures enchaînés,

chevaliers couverts d'armures. C'est dans ce missel que le grand empereur lisait ses prières; il a la forme à peu près de celui de Charlemagne ou de Charles le Chauve qu'on retrouve dans nos musées.

Isabelle la Catholique est une des figures les plus douces, les plus glorieuses de l'Espagne. Les chroniques arabes et castillanes célèbrent à l'envi la beauté, les grâces de la reine : « Sa taille, dit un auteur mauresque traduit par Conde, était droite comme un palmier, son visage pâle, que coloraient les moindres émotions, ressemblait à une couronne de jasmin, tressée avec les fleurs du laurier-rose. » A cette beauté particulière, Isabelle joignait le courage de la chevalerie; elle commandait au siège de Grenade. On retrouve encore aujourd'hui la ville de Santa-Fé, bâtie par ses ordres en quatre-vingts jours autour de Grenade pour remplacer le camp incendié où se donnaient les tournois et les passes d'armes.

C'est à Isabelle que l'Espagne doit sa délivrance du joug des Maures : montée sur sa haquenée, elle brillait à la tête des chevaliers de l'ordre de Calatrava. Devant elle, debout, était Gonsalve de Cordoue, *le grand capitaine*, qui portait l'étendard de Castille : à ses côtés le cardinal de Mendoza, son conseil, et Ximenès, l'homme d'État si éminent, l'honneur des Castilles. Au siège de Grenade, à ce camp improvisé (Santa-Fé) un homme, couvert d'une longue robe génoise, partout repoussé, était venu s'adresser à la reine de Castille, comme à son dernier espoir.

C'était Christophe Colomb, s'offrant à découvrir un nouveau monde. Isabelle l'écouta avec bienveillance, lut son mémoire, lui tendit la main, et quand

tout le monde traitait Colomb d'aventurier, quand on lui opposait la pénurie du trésor royal, Isabelle s'écria dans son enthousiasme : « Pour les frais de cette expédition, j'engagerai mes bijoux et ma couronne de pierreries. »

A Isabelle l'on doit encore la plus célèbre des institutions de l'Espagne, l'association qui la sauva du désordre, de l'anarchie, la *Santa-Hermandad* (la sainte fraternité), loi de solidarité la plus absolue. Chaque frère prêtait secours et protection à tout Espagnol, vieux chrétien des villes et des campagnes : on devait indemnité à toute cité pillée, à toute maison dévastée, à tous champs désolés par les inondations ou le feu. Cervantes, dans *Don Quichotte*, ne laisse jamais passer une occasion de louer la Sainte-Hermandad, et Sancho Pança, bon laboureur, s'agenouille devant la confrérie qui protège ses champs.

Avec la Sainte-Hermandad, Isabelle introduisit en Espagne le saint-office. Nous avons l'habitude en histoire de ne pas adopter les opinions toutes faites et surtout les déclamations ; il faut examiner avec sang-froid les mœurs, les institutions d'un temps, les nécessités d'une époque, alors souvent tout s'explique et se justifie. Un pouvoir n'est pas inflexible par plaisir, par caprice, mais par nécessité : les ogres n'existent que dans les contes de fées. En politique, il n'y a pas d'hommes qui, par caprice, mangent de la chair fraîche.

On peut compter deux périodes dans l'histoire de l'inquisition. A la première, elle rend d'immenses services : Ferdinand et Isabelle venaient de délivrer l'Espagne : mais les Maures couvraient encore le sol ; il fallait les surveiller. Toujours en rapport

avec les Arabes d'Afrique, ils les appelaient incessamment à leur aide ; ils conspiraient pour reprendre l'Andalousie, cette terre si désirée par l'Arabe, qui regrettait les belles campagnes arrosées par le Guadalquivir. C'était leur droit de l'espérer, mais aussi, le droit et le devoir du gouvernement étaient de les surveiller et de les punir ; chaque fois qu'il y a péril pour un État, on crée des tribunaux extraordinaires, des juridictions exceptionnelles. Dans les temps tout religieux, le signe de la nationalité espagnole c'était le catholicisme : le titre de vieux chrétien était synonyme de citoyen. Le saint-office fut chargé de la police d'État contre ceux qui n'acceptaient pas la loi de la patrie. Dans les temps modernes cela s'est vu en politique ; la France a eu ses comités de salut public et le tribunal révolutionnaire.

A la seconde période, l'inquisition, pouvoir inutile à l'État, devient un tribunal de théologie tracassière ; elle poursuivait l'hérésie qui, dans les sociétés constituées sur des principes religieux, est un danger. Dans les temps politiques, les monarchies poursuivent les républicains, les républiques proscrivent les monarchistes. Ce qui peut beaucoup étonner, c'est que même à l'époque de sa décadence, l'inquisition garde sa popularité parmi les grands esprits. Lope de Vega fut le chef des familiers du saint-office, Calderon fut un de ses membres les plus ardents, portant la bannière aux auto-da-fé. Velasquez se glorifie de ce titre ; Murillo peint les fleurs, les saints qui brillent sur le *san-benito*, et Zurbaran emprunte ses plus belles têtes aux dominicains de la sainte foi.

Sans l'inquisition surveillante, protectrice, l'Es-

pagne n'aurait pas fait les grandes choses de son histoire ; déchirée par les opinions de l'intérieur, elle n'aurait pas organisé les Amériques ; le règne de Charles-Quint n'aurait pas été aussi glorieux ; elle n'aurait pas salué cette sévère figure de Philippe II, l'intelligence la plus haute, la plus puissante, la force d'unité ; elle n'aurait pas gagné la bataille de Lépante et sauvé l'Europe chrétienne. Le catholicisme fut sa force et produisit les grands hommes. Don Juan d'Autriche, le crucifix à la main, détruisait la puissance ottomane. Le duc d'Albe, héros à la barbe blanche, réprimait les Flamands et réalisait l'union ibérique par la conquête du Portugal.

Contre cet esprit d'unité luttèrent toujours les provinces qui défendaient leurs privilèges et *fueros* : ces libertés venaient d'abord des Visigoths et des conciles qui se transformèrent dans l'institution des cortès. Comme sous l'héroïque Pélage, chaque État de l'échiquier espagnol avait combattu avec énergie contre les Maures ; tous voulaient conserver leurs privilèges et la liberté large et grande, en termes fiers contre les rois, comme dans les *fueros* de l'Aragon : *Nos que valemus tanto como vos y podemos mas que vos, os elejimos rey con tal que guardareis nuestros fueros y libertades, y entre vos y nos un que manda mas que vos ; sino, no !* « Nous qui valons autant que vous et qui pouvons plus que vous, nous vous élisons roi, à la condition que vous garderez nos lois et nos libertés, et qu'il y aura entre vous et nous quelqu'un qui pourra plus que vous : sinon, non ! » Y avait-il quelque chose de plus hautain que la *Justicia*, magistrature d'une indépendance

absolue, dictature appelée à protéger le droit des peuples contre les rois ?

En invoquant ces principes, les *comuneros* se révoltèrent à l'avènement de Charles-Quint, et à la tête de cette patriotique sédition se montra Padilla, d'une illustre famille castillane, et doña Maria Pacheco, sa courageuse femme. Avec eux apparaît la sombre figure de Jeanne la Folle (la loca), la fille d'Isabelle, que les révoltés entourent de respect et proclament reine. La pauvre insensée s'était retirée dans la tour de Tordesillas ; elle avait baigné de ses larmes le cadavre de don Philippe, son époux, si tendrement aimé : les *comuneros* proclamèrent Jeanne leur suzeraine.

La grandeur de Charles-Quint, loin de profiter à l'Espagne, l'amointrit : l'Empereur l'épuisa en hommes et en argent pour servir sa cause en Flandre, à Naples, en Italie, en France. Le roi véritablement espagnol fut Philippe II ; cette figure hautaine et austère représente et absorbe les grandeurs de la monarchie. Ses successeurs Philippe III, Philippe IV ont des caractères particuliers ; ils aimèrent les arts, les distractions, les plaisirs. Philippe IV fait des comédies avec Calderon, protège Velasquez, inspire Murillo. Son front sombre se déride un peu à l'aspect des baladines qui dansent la cachucha des Bohémiennes : les désirs impétueux, retenus par la dévotion, éclatent dans des passions subites et étranges. Charles II s'épuise dans cette lutte entre la dévotion et les ardeurs des sens. La maison de Bourbon monte sur le trône d'Espagne par un testament arraché à la faiblesse, conquis par l'habileté. Ce fut précisément un malheur pour l'Espagne. Qu'avaient de commun les

Bourbons avec le caractère espagnol? Versailles ressemblait-il à l'Escurial? Il faut voir ce pauvre jeune homme, Philippe V, bâillant d'ennui, le crâne écrasé par le cérémonial dans l'Escurial, couvent plutôt que palais : où sont les pelouses de sa jeunesse, les bosquets de ses amours, les ravissantes demoiselles d'honneur de la reine ou de Madame? Désormais, l'Espagne est l'auxiliaire de la France : le *pacte de famille* est signé. Elle reste même dans cette situation sous la république française ; elle en devint l'alliée ; elle joint ses flottes à celles de l'empereur Napoléon et les sacrifie à Trafalgar.

Ce ne fut qu'après le triste et honteux événement de Bayonne que la vieille Espagne put se réveiller. Les provinces se couvrirent de guerillas, qui saccagèrent partout ; *la guerre au couteau* fut le cri héroïque de Saragosse et de Palafox. Les cortès convoquées à Madrid se rassemblèrent à Séville ; à Cadix, elles formulèrent la constitution de 1812.

Dans cette résurrection de la vieille et glorieuse Espagne paraissent les moines, les héros de la guerre nationale. A la tête des guerillas, les moines cachèrent les patriotes compromis sous les voûtes sombres, et avec leurs vieux tromblons à large gueule ils combattirent partout l'invasion. A Saragosse, le couvent des cordeliers fit la plus héroïque défense. Nous ne nous expliquons pas bien pourquoi les patriotes aujourd'hui dépouillent et chassent les moines qui ont mêlé leur sang à toutes les entreprises de la démocratie et transfusé leurs idées dans la constitution des cortès de 1812.

Tout ce qui grandit l'Espagne, tout ce qui donne quelque intérêt à son histoire appartient à l'idée catholique : que deviendraient Grenade, Cordoue,

Séville sans leurs cathédrales ? des villes sombres, mal construites, que l'étranger visiterait à peine. Le présent livre n'est pas destiné à faire de la politique ; l'Espagne est une contrée à part, une nation calme ou bondissante, dont les coutumes sont étrangères à l'Europe. Chaque fois que les cabinets s'en sont occupés, aux congrès de Vienne, de Vérone, ils ont mal réussi ; il faut la laisser faire librement ses pronunciamentos au son de la guitare et des castagnettes, comme elle danse ses boléros et la cachucha. Une seule chose nous paraît triste, c'est que lorsqu'un pays a eu pour reine Isabelle la Catholique, on ne respecte pas plus les femmes couronnées : le Cid en rougit pour les Castellans.

Une nation peut changer la forme de son gouvernement : c'est la loi éternelle de l'histoire. Mais elle doit aussi s'abstenir de ramasser les ordures des pamphlets pour en flétrir une reine qui naguère plaçait les couronnes de ducs et de comtes sur des blasons alors purs. Capitaines-généraux des pronunciamentos, avez-vous déchiré les rubans azurés qu'Isabelle mit sur vos poitrines et brisé vos croix d'or sur la pierre de la constitution ?

Paris, le 15 décembre 1868.

...
...
...
...
... I

Les Goths. — Le comte Julien. — Florinda¹. — Les Maures en Espagne. — Pélage. — Le tombeau de saint Jacques-de-Compostelle. — Pèlerinage de Charlemagne. — Roncevaux. — Guerre. — Le Cid. — Les sept Enfants de Lara. — La chevalerie. — Royaumes des Asturies. — De Léon. — Aragon et Castille. — La Lusitanie. — Les traditions d'Inès de Castro. — Croisade contre les Maures.

1. Florinda est le nom goth. Les chroniques espagnoles la nomment *la Cueva*.

CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA

L'Espagne, avec ses mines d'argent, de mercure et de plomb, ses riches champs d'oliviers, de grenadiers était déjà célébrée par les poètes, les annalistes, les historiens du temps d'Auguste : des arcs de triomphe, des ponts à triples étages, aqueducs¹, cirques, arènes couvraient le sol.

Toute cette civilisation disparut dans les invasions des hommes du Nord : poussés par d'autres Barbares, au sixième siècle, les Goths d'abord maîtres de la Septimanie, refoulés les uns sur les autres comme une cascade hu-

1. Un des plus célèbres est celui de Ségovie : il est à double rang d'arcades. Il fut construit par Trajan. L'Espagne est couverte de monuments romains.

maine, établirent leur gouvernement à Tolède, au milieu des débris de l'administration romaine. C'étaient des hommes forts, d'un beau sang, d'une énergique volonté; mais, telle est l'influence du climat sous les rayons d'un soleil brûlant, que cette race du Nord trempée de sueur, ramollie par l'usage des bains, s'était énervée, jusqu'à dépasser les Byzantins en mollesse : ce qui lui restait d'énergie, elle le dépensait en guerres intestines, de châteaux à châteaux dont le sol était couvert (d'où vient le nom de Castille). Dix ou douze comtes s'étaient partagés et se disputaient le territoire de l'Espagne et du Portugal. Les Goths étaient libres, les rois élus, les évêques législateurs¹.

En face de ce territoire, et séparées seulement par un bras de mer, campaient des hordes de Maures, d'Arabes et de Berbères (les Berbères, peuplade d'Afrique, n'avaient jamais été domptés par les Romains²). Tous contemplaient d'un œil de convoitise l'Espagne, faible, divisée. La légende du comte Julien, qui livra l'Espagne aux Sarrasins, est-elle véritable?

1. Ces principes étaient posés dans la loi des Visigoths.

2. On trouve les Berbères en Espagne dans la guerre d'Annibal : ils le secondèrent contre Rome.

Les chroniques arabes n'en parlent pas : les romanceros castillans racontent que, pour venger l'honneur de sa fille, outragée par le roi goth Rodrigue, le comte Julien appela les Arabes en Espagne. La fille du comte Julien, du nom de Florinda, d'une beauté ravissante, un jour était assise avec ses compagnes, dans un massif de jasmins et de pistachiers ; jeunes filles, elles essayaient avec un cordon de soie rouge à mesurer leurs genoux : Rodrigue, le roi, caché à tous les yeux, vit le petit pied de Florinda ; il en devint éperdument amoureux et la déshonora. La vengeance du comte¹ fut terrible : il ouvrit les portes des Espagnes aux Arabes.

La conquête des Sarrasins fut rapide, favorisée par le concours du peuple. Les juifs, qui formaient une partie de la population riche, industrielle, commerçante, secondèrent les Arabes, les Berbères surtout ; beaucoup d'entre ces montagnards étaient juifs ; les familles orientales se ressemblent par les mœurs, les traditions. Les Arabes s'élancèrent à travers

1. Le comte Julien était d'origine romaine ; il était gouverneur d'Andalousie et de Ceuta, en Afrique, en 712, pour le roi visigoth Roderic ou Rodrigue.

l'Espagne jusqu'aux Pyrénées; ils envahirent même la Septimanie, l'Aquitaine jusqu'à Tours: le maire du palais austrasien, Karl Martel, arrêta l'invasion; les Aquitains achevèrent l'œuvre sous le comte Eudes, le héros des chansons de Gestes.

En ces temps, au milieu des âpres montagnes des Asturies, se groupait une race d'hommes primitifs, aux bras forts, au courage indompté, qui, sous un héros national, Pélage¹, harcelait les villes occupées par les Sarrasins. Pélage fut le fondateur du royaume des Asturies, d'Oviedo et de Léon, d'où partit le cri de la délivrance. Le tombeau de saint Jacques-de-Compostelle devint le but des pèlerinages armés: des chevaliers allaient rompre une lance, par fantaisie ou par dévotion, contre les Maures, autour de la châsse du saint. Le plus grand de ces pèlerins fut Charlemagne, conduit au tombeau par une étoile miraculeuse, comme les rois mages; il vint accompagné de ses barons et de l'archevêque Turpin, si célèbre dans les annales de Saint-Denis. D'après la vieille chronique, Charlemagne fit la conquête d'une par-

1. Il était le fils d'un des comtes goths d'Oviedo ou de Léon.

tie de l'Espagne jusqu'à Saragosse et Pampelune¹. Au retour, son arrière-garde de paladins fut accablée et brisée à Roncevaux, sous les rochers lancés par des montagnards². Quelle était donc cette race sauvage qui faisait pleuvoir des flèches, des carreaux d'arbalètes sur les barons de Charlemagne, sur Roland l'invulnérable et Otgier le Danois ? La chronique de Turpin raconte le désastre des paladins, sans rien dire des invisibles ennemis, race de Cantabres, toujours indomptée (les légions romaines n'avaient pu les atteindre) : Les Basques parlaient un idiome primitif, branche de la langue des Phéniciens, ces hardis navigateurs avaient fondé tant de colonies ! La défaite de Roncevaux tient une grande place dans les *chansons de Gestes* du cycle carlovingien : le cor de Roland retentit comme un cri de détresse jusque sous les voûtes du palais de Charlemagne à Aix-la-Chapelle.

Les splendeurs d'une civilisation orientale se développaient en Espagne, sous la domination des Arabes : Cordoue, Grenade, Séville s'em-

1. Quelques critiques nient l'expédition de Charlemagne en Espagne.

2. 778. Les Wascones.

bellissaient des Alhambra, des Alcazars. Les Arabes mettaient leur imagination au service des arts, de la science et des lettres. La poésie, dans les récits de leurs chroniques, est comme une frange d'or ornée d'arabesques, avec les vives couleurs d'un tapis de Damas. Fort avancés dans l'industrie, ils recueillaient la soie, bâtissaient d'une façon splendide; ils couvraient les jardins de rigoles et de canaux; les huertas de Valence, de Séville devinrent célèbres.

Ce qui perdit la brillante domination des Arabes, ce fut encore l'esprit de division qui séparait les rois ¹, les émirs, les caïds, les gouverneurs de cités; entre eux, ils se livraient des batailles, se prenaient des villes, se liguèrent même avec les infidèles. Les feuilles du Coran qui recommandaient l'union des croyants étaient jetées au vent; l'ardeur de la conquête s'attiédissait devant les ambitions et les jalousies: et pendant ces guerres intestines les fils et les compagnons de Pélagé agrandis-

1. Les Maures se divisèrent et eurent plusieurs rois. Le premier royaume fut celui de Cordoue; les autres furent: Séville, Tolède, Badajoz, Grenade, Malaga, Almeria, Valence et Saragosse. Le mot *roi* n'avait pas une signification aussi étendue que dans les institutions modernes.

saient leur territoire. Du sein des montagnes des Asturies les vieux chrétiens s'élançaient dans l'Aragon, la Castille et le Portugal. Chaque pèlerin venu au tombeau de saint Jacques-de-Compostelle donnait quelques coups de lance contre les Sarrasins. Dès le xi^e siècle se formaient les royaumes de Castille et de Léon ¹.

A la cour plénière de Ferdinand I^{er}, roi chevalier, arrivait Diego Rodrigue Diaz de Bivar ², intrépide chevalier : né dans les guerres civiles, Rodrigue s'était mis à la tête d'une troupe de chevaliers pour combattre les Maures : il revint à la cour de Castille avec cinq rois maures, captifs, attachés par des cordons de soie ; il fut acclamé *el Cid* (le seigneur), le Cid. Don Rodrigue s'empara de Tolède, de Valence et refoula les Arabes jusque dans l'Andalousie. Que de légendes encore sur le Cid ! son duel avec le comte de Gormas, son amour pour doña Ximène Diaz ; les scagna plaintives de Séville les ont célébrés. Le Cid eut deux filles, Elvire et doña Sol, qui épousèrent des princes de la maison de Navarre. A Valence, il existe

1. L'an 1057.

2. Né à Burgos vers l'an 1040, il fut armé chevalier par Ferdinand ; il mourut à Valence en 1099.

un manuscrit enluminé qui raconte les exploits du Cid ; à Lisbonne on trouve, en portugais, l'*historial* du fameux héros Rodrigo Diaz. Le Portugal et l'Espagne étaient alors confondus dans une même race ; l'idée de l'union ibérique ainsi vient de loin.

Une des chevaleresques et tristes histoires que gardent les romanceros de Castille est celle des sept Infants de Lara ; tous fils du comte Gonzalve Gustos et de doña Sancha. Tous sept beaux, vaillants, armés chevaliers le même jour ; leurs prouesses étaient célèbres ! Ils combattaient tous sept, pleins de vaillance, lorsque six d'entre eux périrent victimes de la jalousie de doña Lambra, leur tante : ils tombèrent dans une embuscade du roi maure Almanzor, qui envoya leurs têtes à Cordoue. Un seul, Fernand, fut sauvé par la fille du roi maure, la captivité cessa : un jour que Fernand assistait à une fête, à Cordoue, il vit venir à lui un jeune et beau cavalier maure, de quinze ans, qui courut droit à Fernand en baissant sa lance : « Je suis ton fils, issu de celle qui consola ta captivité. » Le comte embrassa l'enfant de ses amours. C'est l'origine de l'illustre maison des Manrique de Lara. La chronique des Infants

de Lara est une des plus aimées en Espagne, et Florian en a traduit la douce romance :

Le beau Fernand prisonnier d'un roi maure
Osait aimer la fille du vainqueur.
La belle Elmire est celle qu'il adore,
Filles des rois n'ont-elles pas un cœur.

Ce fut une lutte persévérante et héroïque que celle des chevaliers des Asturies et de Léon contre les Maures. C'est l'époque de la fondation des premiers ordres de chevalerie : Calatrava, établi par Sanche III, roi de Castille (1158); Saint-Jacques-de-l'Épée, fondé par les pèlerins qui allaient combattre les Maures (1173); l'ordre d'Alcantara, dont voici l'origine : Les religieux de Cîteaux défendaient Alcantara contre les Arabes; l'abbé distribua les croix militaires de l'ordre qu'il appela d'Alcantara (1177). Les rois chrétiens prenaient Valladolid, Tolède, Séville, les unes après les autres; les Arabes ne possédaient plus que des cités isolées, même dans l'Andalousie. Les romanceros chantaient les exploits guerriers de la chevalerie; les *scagna* disaient les peines d'amour, tous les sentiments exaltés; la gloire, le dévouement, la jalousie étaient au

cœur de l'Espagnol. Les Pedro, les Alonso, les Fernand laissaient éclater leurs douleurs, leurs colères, quelquefois leur cruauté sans frein. L'histoire d'Inès de Castro, d'une époque postérieure¹, respire le sentiment de vengeance. Inès était issue d'une des plus antiques races de Castille, Pierre Fernand de Castro. L'infant don Pedro de Portugal, éperdument amoureux d'Inès, l'épousa en secret à Coïmbre dans une sombre chapelle, malgré la haine des grands ; un jour que l'Infant était à la chasse, Pedro Coello, Diego Lopez Pacheco pénétrèrent jusqu'au lit où Inès dormait sur son bras et la frappèrent à coups de poignard², sans égard pour sa beauté et sa grâce. « Ainsi, tomba, dit un romancero, cette neige empourprée, cette lumière éteinte, cette étoile sans rayon, cette lumière sans flamme. Ainsi périt cette rose décolorée, ce jasmin effeuillé ; le vol de la blanche colombe s'était abattu, sa renommée allait grandir. » L'infant jura vengeance. Devenu roi³, Pedro livra les assassins à la torture ; il présidait à leur tourment avec délices.

1. Au quatorzième siècle, sous Alphonse IV, roi de Portugal.

2. Puffendorff met la mort d'Inès en 1335.

3. A la mort de son père en 1357.

Sombre, cruel, bizarre, sans craindre la profanation, Pedro tira de la tombe le cadavre d'Inès, le couvrit de parfums, l'orna de vêtements royaux, le diadème au front; il vermillonna son visage, entourra ses yeux d'un noir d'ébène afin de ranimer ses prunelles glauques, et au pied de ce cadavre couronné, don Pedro exigea que tous les *ricos hombres* vinssent rendre les honneurs royaux. Ainsi était le caractère sombre et ardent de ce peuple : la mort à côté de l'amour, les ornements de soie à côté du suaire, et au milieu de ces sombres images, les fêtes de la chevalerie, les tournois, les danses mauresques, la fandango arabe, les castagnettes et le tambour d'Afrique, les courses de taureaux, imitation des cirques carthaginois et romains.

Nous étions en 1846, à Coïmbre, dans le couvent de Santa-Clara, tout rempli des souvenirs d'Inès de Castro; nous vîmes, non loin; la *quinta de las lagrimas* (maison des larmes), la demeure d'Inès de Castro; à côté était la fontaine des amours, ruisseau d'eau pure, qui coulait jusqu'au palais de don Pedro; dans ce ruisseau Inès jetait ses tablettes d'amour pour l'infant; ses lettres s'arrêtaient à une petite

grille que l'eau avait à traverser, et don Pedro les recueillait avec transport. Ce ruisseau coule encore sur des cailloux gris, veinés de rouge, symbole du sang d'Inès. Assis sous le cèdre vénérable, qu'on dit planté par don Pedro, nous lisions les beaux vers de Camoens :

« Les filles de Mondego célèbrent cette mort lugubre, et les larmes versées ont fait cette pure fontaine, le nom qu'elles lui donnèrent rappelle les amours d'Inès, dont elle fut témoin. Voyez quelles fraîches eaux arrosent ces fleurs. Ces eaux, ce sont ses larmes, et son nom les amours ¹. »

A dix-sept lieues de Coïmbre, par une route difficile que l'on fait à dos de mules, se trouve la petite et sombre ville d'Alcobeza, où fut porté le corps d'Inès de Castro, sur une litière magnifique; les seigneurs de la cour le suivaient à pied, un flambeau de cire dans les

1. As filhas do Mondengo a morte escura
Longo tempo chorando, memoraram
E, por memoria eterna, em fonte pura,
As lagrimas choradas transformaram.
O nome lhe puseram, que inda dura,
Dos amores de Ignez que alli passaram:
Vede que fresca fonte rega as flores;
Que lagrimas sam a agoa, e o nome amores.

(CAMOENS, ch. III, str. 125 des *Lusiades*.)

mains. Inès fut enseveliè dans l'église du vaste couvent, fondé par Alphonse Henriquez. Dans la chapelle, à droite, est la tombe qui contient les deux cadavres d'Inès et de don Pedro, son amant; ils sont couchés pieds contre pieds, afin qu'en se levant ensemble le jour du jugement dernier ils puissent échanger entre eux le premier regard d'amour.

Ainsi sont les chroniques d'Espagne. A mesure que les Maures perdaient des provinces, des villes ¹, on voyait grandir l'esprit particulier des diverses nationalités : l'Espagne était moins un peuple qu'une réunion de provinces. L'indépendance était au fond de ces caractères. La Navarre formait un territoire à part, dont la capitale était Pampelune; l'Aragon, étroitement unie à la Navarre, avait ses codes, ses fueros, *siete partidas*. Les deux Castilles (*la vieja* et *la nueva*) gardaient leurs Cortès, tradition des Visigoths, avec Séville et Valence; les fueros contenaient les privilèges de chacun; l'administration municipale était aux mains des corrégidors, et au-dessus de tous les pouvoirs les

1. Ce fut Ferdinand III, le saint, roi de Castille et de Léon, qui s'empara de Cordoue (1236), Jean (1246), Séville (1248), Xérès, Cadix, San Lucar (1250),

assemblées de cortès, d'abord composées de nobles et d'évêques, puis de *comuneros*. Sous le règne d'Alphonse IX, on commence à distinguer les *ricos hombres* des *caballeros* et des *hidalgos*. Il fut établi que nulle taxe ne pourrait être imposée sans le consentement des cortès, que les dépenses seraient soumises à leur examen. Toutefois, aucune idée générale ne présidait à cette constitution; chaque province avait ses cortès, ses fueros. L'Espagne aimait le système fédératif, et au-dessus de toutes les idées elle se donnait la patriotique mission d'expulser les Maures; la pensée d'unité n'était nulle part; on ne disait pas encore l'Espagne, mais les Espagnes¹.

Dans les premières années du quinzième siècle, voici quelle était la circonscription des Espagnes chrétiennes. Le primitif royaume d'Oviedo, contrée sauvage, au sein des montagnes, s'était fondu dans la Navarre et la Castille. La Navarre s'était unie à l'Aragon et à la Catalogne. Les Catalans, forts, intrépides, hardis navigateurs, avaient jeté des colonies même en Grèce, dans l'Orient, en Égypte; on trouvait

1. On peut lire la *Teoria de las Cortes*, du chanoine Martinez de Marina, travail publié pour les cortès de 1812.

la race aragonaise à Naples, en Sicile. Le vieux renard du Plessis-lès-Tours, Louis XI, la caressait et la trompait. Les Provençaux, les Aragonais et les Catalans parlaient la même langue, se tendaient la main par alliance de famille. Castille et Léon passaient sous un même sceptre. Dans chacune de ces nations, nul respect superstitieux pour les rois : « Voici nos coutumes : jurez-les, vous serez roi, sinon, non ! » L'Aragonais avait une grande fierté de caractère pour défendre ses *fueros* : les alcades, corrégidors, même les simples alguazils étaient élus par le peuple. L'histoire des Espagnes raconte les dépositions de rois par les cortès ou même par les comuneros.

Henri IV¹, roi de Castille, fils de Jean II et de Marie d'Aragon, avait épousé Jeanne, fille d'Édouard, roi de Portugal² : tous deux jeunes et voluptueux, ils se livrèrent à des dissolutions : les amours, le vin et la débauche, à Madrid, alors simple bourg, résidence momentanée des rois. Les grands et le peuple murmuraient : dans une assemblée, Henri IV fut déposé ; on

1. Né à Valladolid en 1425, mourut le 20 décembre 1476.

2. Il avait déjà épousé Blanche de Navarre, qu'il répudia en 1454.

pendit son effigie livrée au vent, on acclama un autre roi¹. Bientôt le peuple, triste et mécontent, rétablit Henri sur le trône. On voit toujours mêlées à ces révolutions des infantes et des reines sous les doux noms d'Inès, Blanche, Léonore, El Sol ou Jeanne. Le peuple les aimait. On trouve aussi bien de lamentables histoires où se mêlent les infants, les Gonsalve, les Alphonse, les Henri, les chevaliers de Calatrava, ou d'Alcantara, ennemis implacables des Maures; une gaieté sombre domine tout; des amours pleins de larmes, une piété ardente et les galanteries cachées sous la mantille et l'éventail mauresque.

Depuis le commencement du quinzième siècle, la domination des Arabes en Espagne s'abaisse toujours; quand les pouvoirs sont arrivés aux jours de décadence, on peut dire avec certitude l'heure à laquelle ils tomberont. Les Maures se divisaient entre familles, se combattaient incessamment. L'an 849 de l'hégire fut fatal pour les rois de Grenade et les villes qui leur obéis-

1. Dans les plaines d'Avila on avait élevé une statue colossale, assise sur un trône couvert de voiles de deuil, avec tous les attributs de la royauté. L'archevêque de Tolède lui ôta la couronne; un autre prélat l'épée, un autre le sceptre.

saient encore. Aben Ozmin détrône El Hayzairi ; les émirs se succèdent, s'exilent, se massacrent : quelques-uns demandent même l'appui des Castellans¹ et se soumettent au tribut ; le harem avec ses femmes esclaves et ses eunuques se révolte ; l'Alhambra voit ses marbres verts et roses couverts de sang, et pour délivrer Abdala captif, les sultanes font une corde avec leur voile broché d'or. Les chroniques arabes racontent les voluptés d'Abul Hacen, le fils du roi de Grenade, qui assistait à une danse bohémienne au son du tambour et des castagnettes quand on lui annonça la prise de Gibraltar par les Espagnols². Tout est mélange et confusion : les Castellans prennent les habitudes et jusqu'aux syllabes de l'alphabet mauresque ; les princes chrétiens s'unissent aux jeunes filles des caïds arabes.

Les juifs qui forment un tiers de la population servent les Maures et les rois d'Aragon et de Castille avec fidélité. La synagogue de Grenade est brillante ; les juifs restent maîtres de tout le commerce, de l'industrie et de la science

1. Aben Ismaïl marcha contre Grenade avec le roi de Castille, Henri IV, en 1454.

2. 1460.

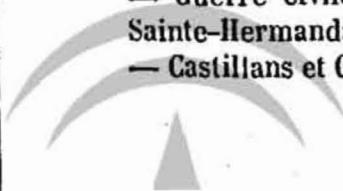
comme médecins et chimistes ; parmi eux se trouvent les savants traducteurs des livres des philosophes d'Alexandrie. Quelques-uns deviennent argentiers des rois et prennent l'impôt à ferme¹. On trouve dans les annales que plusieurs belles juives aimées des rois de Castille dominant leur conseil. L'Andalousie était devenue le siège de prédilection des rois arabes ; ils en aimaient le soleil, les fleurs, les jardins ; et cependant chaque jour ils perdaient une ville, un château ; en 1483 le royaume de Castille et de Léon armait toute la chevalerie pour une croisade.

1. Sous le règne d'Alphonse XI les Juifs parvinrent au pouvoir ; les revenus du roi sont administrés par un israélite de grand mérite, nommé Yusaph de Ecija. Samuel Abenhuer, médecin du roi, acheta le privilège de battre monnaie. Pierre I^{er} (le cruel), confia à Samuel Lévi l'administration des revenus de la couronne.

II

Le couronnement royal d'Isabelle. — Son enfance. — Mariage avec Ferdinand. — Isabelle à la tête des comuneros. — Guerre civile. — Réorganisation des Castilles. — La Sainte-Hermandad. — L'inquisition. — Le cardinal Ximenès. — Castellans et Grenadins-Maures.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
(1450-1474)
CONSEJERÍA DE CULTURA



JUNTA DE ANDALUCÍA

Au mois de mai 1474, l'illustre ville de Ségovie, moitié romaine, moitié gothe, la rivale de Valladolid, était dans une vive agitation ; le peuple, hidalgos, ricos hombres, comuneros réunis entre l'Alcazar et le beau pont construit sous l'empereur Trajan, proclamaient reine de Castille et de Léon, Isabelle, la fille de Jean II ¹. L'infante reine avait vingt-quatre ans, d'une petite taille bien prise : elle avait le teint un peu pâle, de beaux cheveux noirs, des yeux à la fois doux et impératifs, tels que ses rares portraits l'ont reproduite (l'école espagnole devançait toutes les autres, même celle de l'I-

1. Jean II s'était marié deux fois : Isabelle de Portugal était la mère d'Isabelle de Castille.

talie). Les acclamations annonçaient qu'Isabelle était aimée et que le peuple espérait en son infante.

Isabelle avait vécu au milieu des orages suscités par les vives passions de don Juan son père et les écarts d'Henri IV, son frère¹ : elle avait l'expérience précoce des événements. Du vivant de don Juan, le peuple avait voulu la proclamer reine; Isabelle avait refusé par respect pour le droit d'hérédité et la crainte de susciter la guerre civile. Henri fut donc un moment proclamé roi, quoique sa légitimité fût contestée. Les cortès exigèrent qu'Isabelle reconnue infante devint l'héritière de la couronne, sans tenir compte des droits de Jeanne, la fille de Henri, tant Isabelle inspirait la confiance et le respect. L'infante ainsi devenue un grand parti, le roi de Portugal l'avait demandée en mariage. Après lui, le roi d'Aragon pour son fils, et le roi Louis XI pour son frère le duc de Guyenne. A cette époque Louis XI avait les yeux fixés sur la Castille. Après le refus d'Isabelle, le roi de France, ainsi que le roi de Portugal, Alphonse V, favorisèrent Jeanne, la seconde

1. Henri IV était né de la première femme de Jean II, Marie d'Aragon.

héritière. Isabelle, encore jeune fille de dix-neuf ans, courageusement résolue d'en finir avec les intrigues, se rendit auprès de Ferdinand d'Aragon ¹, elle l'épousa en secret, puis hautement proclama son mariage qui fut célébré dans la cathédrale de Valladolid ². La petite ville de Dueñas possède encore la maison où se fit l'entrevue de Ferdinand et d'Isabelle; où naquit un an après, l'infante Isabelle qui épousa l'infant de Portugal. Désormais, il y eut lutte entre Jeanne et Isabelle; par sa force d'âme, son activité, son courage, Isabelle triompha et les cortès la saluaient reine. Ferdinand et Isabelle n'avaient entre eux aucune sympathie de cœur, mais une commune conviction : la raison d'État dominait leurs âmes.

Cet avènement s'était accompli sous les conditions écrites et présentées aux cortès : la première était qu'Isabelle resterait véritablement reine de Castille et don Ferdinand libre souverain d'Aragon, et que chacun d'eux gouvernerait à part. Quand il eut connu cette condition, Ferdinand refusa de l'accepter; Isabelle, à force

1. Ferdinand V, né à Soz, sur les frontières de la Navarre, le 10 mars 1452, était le fils de Jean II, roi d'Aragon.

2. En 1469.

de prévenances, parvint à vaincre cette opposition ; tout en maintenant son droit souverain, elle paraissait obéir à son mari : il en résulta une situation particulière. Don Fernand gouverna l'Aragon et laissa Isabelle régner sur la Castille et Léon : tous deux furent admirablement unis quand il s'agit de contenir ou de réprimer les ennemis de leur pouvoir. « Ils étaient, dit la chronique d'Aragon, comme deux écus d'armoiries placés sous la même couronne.

Les deux souverains avaient besoin de rétablir l'ordre fatalement troublé par les féodaux dans la Castille, incessamment en révolte, protégés par le roi de Portugal qui envahissait le royaume de Léon. Ferdinand, vainqueur à la bataille de Toro¹, put régner librement. Isabelle était à côté de son mari sur un beau cheval andalous et ne craignait pas les périls de la bataille. Après la victoire, Ferdinand et Isabelle s'occupèrent de la bonne administration des Castilles : roi et reine en commun, ils n'avaient pas le même caractère. En tout dissemblables, ils se rapprochaient quand il fallait défendre la

1. Elle fut livrée en 1476.

couronne. On devait réprimer le désordre dans la lutte engagée contre la féodalité dominante dans les Castilles couvertes de châteaux et de seigneuries indépendantes. Ce fut dans le but de rendre la féodalité impuissante qu'Isabelle établit ou approuva l'association de la *Santa-Hermandad* (la sainte fraternité) longtemps célèbre en Espagne : on en retrouve l'empreinte et le souvenir partout dans les chroniques, même dans le *don Quichotte* de Cervantès. Par la Sainte-Hermandad, les populations des bourgs, villes et campagnes s'engageaient mutuellement à se protéger, à se défendre par un vaste système de solidarité. Nulle offense ne pouvait être faite à un homme de la confrérie sans que tous prissent l'engagement de la venger. La Sainte-Hermandad fut l'institution de justice et de protection dans les Espagnes ¹.

En même temps qu'elle préparait la sûreté de tous par la Sainte-Hermandad, Isabelle appela le concours d'un tribunal extraordinaire qui devait examiner, frapper les ennemis de la foi et les faux chrétiens. Quand on veut juger impartialement une institution, il faut

1. C'est ainsi que l'a jugée Mariana.

se reporter au temps où elle fut crée et ne jamais l'apprécier avec les idées modernes. L'inquisition fut à la fois un comité d'enquête et un jury d'examen ; ce serait une erreur de croire qu'elle appliquait le châtement, la pénalité. L'inquisition recherchait, examinait les faits ; le pouvoir séculier appliquait la loi, très-sévère en Espagne dans les temps de crise¹. Nous ne comprenons plus ces idées aujourd'hui : les persécutions n'ont pas cessé, seulement elles sont dans le domaine politique. L'inquisition s'appelle la police, l'hérésie s'appelle opinion dissidente, le saint-office fut le comité de sûreté générale sous la Convention.

L'inquisition n'était point d'origine espagnole, elle avait été établie au treizième siècle, quand les Albigeois² troublèrent la société du moyen âge par les incroyables hardiesses de leur enseignement : le partage des biens, la communauté des femmes, la promiscuité des sexes. Les dominicains, prédicateurs infatigables, furent chargés de rechercher et de déclara-

1. Le livre de Llorente n'est qu'un pamphlet et non point un travail sérieux.

2. J'ai donné le résumé des doctrines albigeoises dans mon *Philippe Auguste*.

rer les cas d'hérésie. Dans une société religieuse, une hérésie est une faction; toute société doit se défendre. Ce fut dans cette pensée d'ordre public que l'inquisition fut établie en Espagne : on avait à redouter le soulèvement des Maurisques ; on devait surveiller les Juifs. C'était assurément le droit des Juifs de regretter la domination arabe, si douce, si protectrice pour eux ; mais il était aussi dans le droit du pouvoir de surveiller leur conduite. L'inquisition rendit de grands services à la nationalité espagnole. Les pompes qui accompagnaient les *auto-da-fé*, le *san-benito* étaient dans les habitudes, dans les coutumes des confréries. Époque assurément étrange¹ : nous verrons plus tard Calderon, Lopez de Vega, Murillo, Zurbaran, se faire gloire du titre de familier de l'inquisition. Les processions aux cierges, les bannières au vent respiraient la nationalité espagnole ; les populaires démonstrations appartiennent aux temps émus. Ce point de vue n'a point échappé au grave historien Mariana, le Tacite espagnol : « Un événement plus favorable et plus heureux pour l'Espagne, ce fut l'établis-

1. D'après Llorente, il y avait deux sortes d'auto-da-fé : les auto-da-fé particuliers et les généraux.

sement fait à cette époque en Castille d'un nouveau tribunal de juges sévères et graves, dans le but de rechercher et de châtier la perversité hérétique et l'apostasie. Ce tribunal différait de celui des évêques, à l'autorité desquels ce soin était anciennement réservé. Les pontifes romains donnèrent à ces juges le pouvoir et l'autorisation nécessaires à cet effet, et il fut enjoint aux princes de les aider de leur protection et de leur puissance. »

L'organisateur suprême du gouvernement d'Isabelle, l'homme supérieur qui imposa l'esprit d'ordre aux factions révoltées, ce fut le cardinal Ximenès¹, longtemps l'orgueil de l'Espagne. François Ximenès de Cisneros n'était point d'illustre origine; né dans un pauvre village de Castille, son père était receveur des dîmes pour la croisade, impôt de délivrance de la patrie. Ximenès, un des brillants élèves de l'université de Salamanque, la métropole de la science, étudia avec une indicible ardeur la philosophie, la théologie, le droit civil et canonique et plus spécialement les langues orientales (l'arabe que l'on parlait dans la plupart

1. François Ximenès de Cisneros était né dans une petite ville de Castille en 1437.

des villes d'Espagne) : il avait vécu quelques années à Rome très-remarqué par le pape Sixte IV : revenu en Espagne, il fut nommé archidiacre de Siguença sous le célèbre cardinal Gonzalès de Mendoza, conseiller de Castille. Dédaignant les honneurs de l'Église, Ximenès prit l'humble robe de cordelier, réforme de l'ordre déjà si sévère de Saint-François. Les cordeliers portaient une robe de bure grossière, des sandales sur les pieds nus, une corde épaisse autour des reins. Ximenès se condamna à toutes les privations, aux macérations les plus dures ; il faut contempler les toiles de Zurbaran pour comprendre ce qu'était un cordelier. Ximenès, couché sous une cabane de feuillage construite de ses mains, se livrait à la contemplation, à la prière, lorsque le cardinal de Mendoza l'indiqua comme confesseur à la reine Isabelle. Il n'était qu'un simple cordelier¹ : auprès d'une reine espagnole, à l'imagination ardente et pieuse, le confesseur était une puissance. Ximenès refusa d'abord ; un ordre du général des cordeliers ne lui permit plus de résister ; alors il mit la condition expresse que

1. Il avait alors cinquante-six ans.

jamais il ne résiderait à la cour, préférant les petites cellules des cordeliers de Tolède. Tant de douceur, de fermeté, de science, d'esprit et de justice lui donnèrent un ascendant sur la reine; rien ne dut se faire dans le conseil de Castille sans consulter le grand maître : on l'appelait ainsi ; son avis sage, mesuré, prévalait toujours auprès de la reine. Ximenès, sans être jamais ébloui de ce pouvoir considérable, l'abdiqua sans regret, pour reprendre l'œuvre de la réformation de son ordre qui venait de le nommer provincial, dignité de surveillance. Ximenès parcourut donc l'Espagne avec attention, s'informant de l'état des esprits et des misères du peuple. Il revint fortifié par la pratique de la science et des affaires. Dans cet itinéraire de plus d'une année, Ximenès n'abandonna jamais la règle des cordeliers, les jeûnes et les macérations. Il visita les universités de la science, consulta les manuscrits, prépara sa bible polyglotte, un des monuments prodigieux du quinzième siècle ; nulle langue, nul idiome ne fut oublié. Son but était de répandre l'ancien et le nouveau Testament aux quatre coins de l'univers. Vivant avec la population maurisque, il acquit cette conviction profonde : « qu'il n'y

aurait de repos pour l'Espagne qu'après la conquête définitive de toutes les villes encore soumises aux Arabes. Assis sur le promontoire de Gibraltar, Ximenès prépara le projet d'une croisade en Afrique ; il adressa un mémoire à la reine Isabelle pour prouver que les Espagnols devaient établir sur le littoral d'Afrique des postes militaires¹, destinés à surveiller les côtes d'Espagne, car il existait de trop faciles rapports entre les Maures de l'Andalousie et les Arabes d'Afrique. Vivement frappée de cette grande science, Isabelle nomma Ximenès archevêque de Tolède², en le retenant néanmoins auprès d'elle comme son confesseur.

Ce qui assurait la supériorité de Ximenès dans le conseil, c'était la connaissance profonde du droit gothique ; favorable aux *comuneros*, Ximenès luttait contre les coutumes féodales. Les désordres venaient de l'indépendance des riches hommes ; le sévère cordelier voulait l'égalité de tous devant la loi. Les *cortès* pro-

1. Ce projet ne fut exécuté qu'après la mort d'Isabelle, sous Ferdinand ; les Goths avaient possédé Tanger et Ceuta. Cette dernière ville était la capitale des provinces désignées sous le nom d'*Espagne transfretane* (au delà du détroit).

2. Après la mort de Gonzalès de Mendoza (1495), qui lui-même avait désigné son successeur ; c'était une des plus hautes dignités d'Espagne.

vinciales devaient librement se rassembler, délibérer selon les coutumes d'Aragon, de Catalogne et de Castille. Ximenès, élève de l'université de Salamanque, faisait réunir les coutumes en code de *Siete partidas*. Il espérait encore l'unité des Espagnes, idée difficile à réaliser, chaque province gardait ses lois; la couronne, indépendante de la féodalité, pouvait seule unifier le droit public, et cette autorité, Isabelle cherchait à la saisir. La reine assistait au conseil, paraissait dans les assemblées; quelquefois douce et pleine de mansuétude, elle devenait ensuite fière et inflexible pour en imposer à la féodalité soulevée.

Isabelle avait encore une pensée, une conviction (Ximenès la lui avait inspirée). Il n'y aurait, disait-elle, d'unité, de repos possible, qu'après avoir détruit l'autorité des Maures en Espagne. Le temps paraissait venu d'achever l'œuvre; l'empire arabe d'Andalousie était en pleine anarchie. On lit dans les chroniques de Cordoue que l'an 883 de l'hégire¹ il ne restait plus aux Maures en Espagne, que le pays situé entre les rivages de la mer et la chaîne des

1. 1478 de l'ère chrétienne.

montagnes d'Elvire et des Alpuxarres. Là s'était agglomérée une population forte, active, autour de la belle ville de Grenade. Elle faisait encore des excursions dans les Castilles. Les Castillans, à leur tour, guidés par les chevaliers de l'ordre de Calatrava et le duc Medina-Sidonia couraient s'emparer de Gibraltar. Les caïds furent tellement terrifiés de cette hardiesse, qu'ils s'obligèrent à payer un tribut de 12,000 pièces d'or aux rois de Castille¹. Durant cette trêve, les Arabes et les Castillans vivaient dans une bonne harmonie, les chrétiens à Séville, les Arabes à Grenade : ils mêlaient leurs idiomes, leurs coutumes, à ce point de ne plus se distinguer; seuls, les fanatiques restaient entre eux hostiles, en se menaçant du glaive. Les Maures, les premiers, rompèrent la trêve : à la faveur de la guerre entre les infants, ils espéraient reprendre Séville. Abul-Hacen, plein de feu et de valeur, néanmoins échoua. A son tour, Grenade était en pleine lutte de faction : les uns prenaient parti pour la sultane Zoraya, la légitime épouse d'Abul-Hacen ; les autres, pour une belle chrétienne,

1. Conde donne le texte des chroniqueurs arabes.

fille du caïd Martos, aimée du maître jusqu'à l'ivresse. On se battait à Grenade pour ces deux beautés, comme aux tournois de Castille. La domination arabe s'en allait au milieu des guerres du harem.

Cette décadence de Grenade était connue des cortès, réunies à Ségovie sous l'influence de Mendoza¹; après avoir concédé les chartes, les libertés, les fueros, les cortès décidèrent que toutes les forces des royaumes de Léon, des Castilles et d'Aragon seraient réunies dans une croisade contre Grenade, la dernière capitale des Arabes en Espagne. Dans la ville mauresque, tout respirait l'ivresse et le plaisir; quand la trompette et le tambour des Castellans se faisaient entendre, les femmes de l'Alhambra se baignaient dans l'essence de rose, comme le dit un auteur arabe, cité par Conde.

1. Ce fut le cardinal Mendoza qui commanda une partie de l'armée chargée de l'expédition de Grenade.

III

Le siège de Grenade par Isabelle. — Le camp transformé en ville. — Santa-Fé. — Le vœu d'Isabelle. — Gonsalve de Cordouc. — Le cardinal de Mendoza. — Le grand visiteur du camp — Christophe Colomb. — Négociations pour la reddition de Grenade.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalif
(1482-1492)
CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA

Grenade n'était pas assurément la plus belle ville des Maures ; Cordoue, Séville, étaient plus vastes, plus peuplées, mais ces villes, déjà conquises par la chevalerie chrétienne, avaient vu leurs plus riches habitants se disperser : la population arabe s'était dirigée vers Grenade qui comptait alors, d'après les chroniques contemporaines¹, plus de 400,000 habitants et 70,000 maisons. La croisade devait trouver une formidable résistance. Grenade pouvait jeter trente mille cavaliers sur le champ de guerre ; les chevaliers chrétiens, comme Roland, ne demandaient jamais « combien sont-ils ? » Au-

1. Les auteurs arabes surtout traduits par Conde.

cune crainte ne pouvait arrêter l'accomplissement du but d'Isabelle.

L'époque était aux entreprises à la façon du Cid ; on courait briser une lance, par une fantaisie de tournois, dans les camps : il venait en Castille des chevaliers de partout. L'Orient, la Syrie, la Grèce étaient perdus pour les chrétiens ; les Turcs venaient de s'emparer de Constantinople. Le pape publiait une bulle de tristesse et de douleur ; la chrétienté voulait prendre sa revanche. On faisait des vœux pour ramener captifs les Sarrasins aux pieds de sa dame. Isabelle fit son vœu devant l'image de la Vierge ; elle jura de ne point changer sa tunique en belle serge de Ségovie, jusqu'à ce que Grenade fût tombée en son pouvoir. On trouve dans les *romanceros* que cette tunique, usée par le temps, décolorée par la pluie et la poussière, prit une teinte douce et jaunâtre, que l'on nomma depuis *isabelle*¹. Dans le camp vinrent encore une multitude de pèlerins armés, qui avaient fait des vœux autour du tombeau de saint Jacques-de-Compostelle.

Les Castillans et les Aragonais avaient dressé

1. La chevalerie donna ce nom à la robe des plus élégants coursiers.

autour des murs de Grenade un camp de baraques en bois, bariolées de diverses couleurs. La reine avait choisi la sienne au milieu des carrés de lances : studieuse et préoccupée de science, Isabelle passait une partie des nuits à lire des livres ou des papiers d'État avec une attention si grande, qu'une nuit elle ne prit garde au feu qui s'étendit de son pavillon jusqu'à l'extrémité des tentes ; le camp fut en flammes ; nul n'en fut découragé, et, pour montrer aux Maures la persistance de son dessein, Isabelle fit construire par des Catalans une ville large, bien percée, à laquelle on donna le nom de *Santa-Fé*¹. La sainte foi était la pensée de toute cette génération.

Ce fut une merveille que cette construction de *Santa-Fé*, achevée en quatre-vingts jours ; comme il s'agissait d'une œuvre glorieuse et commune, Isabelle ordonna que toutes les cités environnantes contribueraient en travaux ou en maravédis à la construction de *Santa-Fé* ; le camp transformé si vite et presque miraculeusement en ville, fut entouré de hautes murailles, flanquées de tours. Chaque espagnol vieux chrétien, qui viendrait habiter la nouvelle cité

1. *Santa-Fé* existe encore aujourd'hui.

recevrait des mains de la reine une maison entière avec une pièce de terre pour l'ensemencer; Isabelle durant le siège de Grenade ne quitta pas Santa-Fé. Sa présence animait tout.

On était en pleine chevalerie. Comme dans les romanceros et les chansons de Gestes, les rois, les comtes, les chevaliers se provoquaient aux actes de bravoure les plus extraordinaires. Un jour on vit arriver à Santa-Fé un chevalier maure, armé de toutes pièces; c'était le Zegri Tarfé¹: parti de l'Alhambra de Grenade, il portait une écharpe de soie verte; la détachant de son armure, il la plia autour de sa lance qu'il vint planter comme défi à la porte du pavillon de la Reine. Quatre chevaliers castillans répondirent à ce défi par une autre bravade. Ils sortirent de Santa-Fé, sous la conduite d'un brave castillan, don Hernand Perez del Pulgar, et pénétrèrent de nuit dans Grenade au milieu des menaces et des insultes, et Pulgar planta sa dague dans la porte d'une mosquée; à cette dague était suspendu un petit morceau de parchemin sur lequel se trouvaient

1. Chronique de Grenade.

écrits ces deux mots : *Ave, Maria*, insulte jetée par la Vierge à Mahomet.

Ce défi ne resta pas sans réponse. A quelques jours de là on vit s'avancer au plus grand trot de son coursier, le Maure Tarfé; il portait suspendu à la queue de son cheval le parchemin sacré. Parvenu devant le camp d'Isabelle, Zegri Tarfé jeta son gantelet de fer; vingt chevaliers s'élançèrent pour le ramasser. Le roi s'y opposa et permit à un seul d'entre eux de sortir de Santa-Fé; c'était un tout jeune homme; il portait une armure royale. Le combat commencé à la lance, puis à l'épée et à la dague, les deux combattants tombèrent dans la poussière; ils luttèrent à pied sans merci pendant de longues minutes; enfin on vit le jeune chrétien se lever tenant à sa main la tête du Zegri Tarfé; il marcha vers la reine Isabelle et s'agenouilla devant elle pour lui offrir ce sanglant et glorieux trophée. Ce jeune homme, simple écuyer du roi Fernand portait le nom de Garcilassos de la Vega: comme il n'était pas chevalier encore, la reine l'arma de sa main, elle mit sur son écu l'écharpe et le parchemin qu'il avait arrachés à l'audacieux Sarrasin; Gonsalve de Cordoue lui chaussa les éperons. Ponce de Léon lui ceignit

l'épée: la reine Isabelle lui donna l'accolade, et le roi lui fit présent de la belle armure damasquinée d'argent qu'il portait lui-même¹. Dans un voyage en Espagne, à la porte de l'église collégiale de Santa-Fé, je vis suspendu un modeste trophée d'armes avec le parchemin sur lequel était écrit *Ave, Maria*; le peuple saluait avec respect, et un vieil hidalgo m'indiqua dans la bibliothèque la belle chronique où sont contés les exploits de Garcilasso de la Vega.

La nouvelle ville de Santa-Fé était tout orgueilleuse de la présence d'Isabelle, la reine de la chevalerie. Parmi les mémoires qu'elle lisait la nuit de l'incendie, il en était un, l'œuvre d'un génie hardi, qui demandait une audience à la reine, toujours vivement frappée des idées neuves, extraordinaires. Un Génois, du nom de Christophe Colomb², depuis longtemps préoccupé de découvertes, avait soutenu devant les universités « qu'il existait un monde nouveau, plein de choses curieuses, de mines d'or, d'argent, habité par des nations primitives. » A cette conclusion il arrivait par les études sur la

1. La chronique est encore plus développée; on la montre aux voyageurs qui visitent Grenade.

2. Né dans l'État de Gênes en 1441.

sphère, le témoignage des auteurs anciens et par les récits des derniers navigateurs. Sa thèse, il l'avait portée à Lisbonne au roi Henri, protecteur des découvertes, dans la patrie de Vasco de Gama, chanté par le Camoens. Repoussé en Portugal, Christophe Colomb était venu en Espagne sans autre fortune que son projet à peine écouté et considéré par beaucoup d'esprits, comme une extravagance. Le seul appui de Colomb, c'était un pauvre moine¹, qui l'introduisit auprès du cardinal de Mendoza, puissant dans le conseil. On était alors en pleine guerre contre les Maures; la cour plénière, sans résidence fixe, se réunissait dans les villes récemment conquises, Séville, Cordoue. Christophe Colomb la suivait toujours avec l'espérance de voir Isabelle s'intéresser à son projet. La reine en effet l'écouta, lui donna vingt mille maravedis pour vivre et continuer ses études; comme à ce moment la pensée de Ferdinand et d'Isabelle était concentrée sur la prise de Grenade, le projet de Colomb fut renvoyé à la glorieuse fin de la croisade, à la prise ou à la capitulation de la dernière ville occupée par les Maures.

1. Le père Marchena.

Grenade était trop peuplée pour qu'on essayât de l'enlever dans un seul assaut ; la brèche faite, les Espagnols se seraient trouvés en présence d'une formidable armée, et de milliers d'habitants, plein de fanatisme, le cimeterre en main ; il faudrait livrer bataille derrière les murs : mieux valait prendre Grenade par la faim. Autour de la ville la chevalerie castillane s'empara des châteaux mauresques qui fournissaient le blé, les troupeaux. Par Malaga, les Arabes pouvaient assurer leurs communications avec les côtes d'Afrique et le littoral de la Méditerranée. Les Sarrasins d'Oran, de Tanger ne devaient pas laisser sans secours leurs frères d'Espagne, tôt ou tard ils viendraient à leur aide. Les Turcs, alors si puissants, étaient maîtres de la Grèce, leurs flottes couvraient les mers de Sicile et de la Méditerranée. Les Arabes d'Espagne pouvaient donc être secourus. Ferdinand et Isabelle devaient hâter la capitulation de Grenade ; sous leurs tentes, les chevaliers se pressaient en foule ; il en venait d'Aragon, de Navarre, de Catalogne et de Provence.

A la tête de cette chevalerie, la reine Isabelle se montrait toujours, revêtue de cette tunique qu'elle avait fait vœu de porter ; tandis que

Ferdinand avec les chevaliers de Calatrava s'emparait de Gibraltar, Isabelle restait au camp. Les Maures célébraient sa beauté et son courage avec les expressions exaltées des poèmes de l'Orient ; il existe encore en arabe des vers en son honneur. Les deux races, maure et castillane, tout en se combattant, s'étaient trop rapprochées et confondues pour ne pas se traiter avec une vive politesse. On croisait la lance, on jouait de la dague, mais les combattants s'envoyaient des rondos et des saynets.

Pendant les trêves, les Castillans et les Maures dansaient, confondus, le fandango arabe et la cachucha des Bohémiens ; la mandoline, la guitare venaient d'Alep, de Damas, doux instruments qui avaient passé à travers Grenade pour arriver à Séville et à Tolède. Dans certaines cités, on aurait à peine distingué les Maures des chrétiens ; le paysan valencien cultivait ses jardins à la manière arabe, à travers les canaux ; les puisaraques¹ tournées par des ânes arrosaient la pastèque si aimée des Berbères. La tradition d'Orient était encore vivante parmi les races du Midi. Il faut se méfier un peu des

1. *Puisaraque*, corruption peut-être de *puits arabe* : on en trouve dans tous les jardins de Provence autour de Marseille.

exagérations orientales, mais les poètes arabes disent qu'il y avait plus de dix mille bourgs dans les vingt lieues de la huerta de Valence.

A côté d'Isabelle, et portant l'étendard de Castille, se plaçait parmi les plus fiers des comtes, vassaux de la reine, Gonsalve de Cordoue. Hernandez y Aguilar Gonçalo était né à Montilla¹, d'une origine illustre : ses ancêtres étaient ducs de Cordoue. Dès l'âge de quinze ans au service dans les guerres nationales², il avait fait triompher les armes castillanes jusqu'à Malaga. Sur le champ de bataille, il eut l'honneur d'être armé chevalier par le roi Henri de Castille³, en récompense de ses prouesses d'honneur et de son courage : partout avait brillé le blason de Gonsalve. Dans la guerre civile, il s'était prononcé avec la fidèle chevalerie pour Isabelle et avait défendu ses droits contre les prétentions du roi de Portugal. Toujours dévoué à la cause de la reine, Gonsalve commandait un corps de lances dans le second siège de Grenade ; il était partout, à Velez-Malaga, à Baeza.

1. Ville près de Cordoue, le 16 mars 1443.

2. Il avait servi sous les ordres de don Diego de Cordoue, son père, dans la première guerre contre les Maures de Grenade, sous Henri IV, frère d'Isabelle.

3. A la bataille de las Vegas, en 1460.

Rien ne résistait à son courage¹, tantôt il marchait le front haut, épée contre épée, tantôt il dressait à l'ennemi des embuscades heureuses. Ferdinand et Isabelle ne faisaient rien sans le conseil de Gonsalve de Cordoue, salué dans toute l'armée comme le *grand capitaine* et le prudent chevalier, il était petit de taille, mais ses muscles avaient la dureté du fer.

Un des conseillers de cette croisade nationale était le cardinal Mendoza, souvent cité dans les fueros d'Aragon : Pierre Gonzalès de Mendoza, un des beaux noms de Castille², étudiant remarquable de l'université de Salamanque, avait traduit en espagnol Salluste, Ovide, Virgile sous les yeux de son oncle archevêque de Tolède; il fut, très-jeune, chancelier du royaume et archevêque de Séville. Quand le siège de Grenade avait commencé, l'archevêque³ s'acquitta avec zèle de ses devoirs, dans la levée des deniers votés par les cortès pour la croisade nationale : la chevalerie se mêlait à l'Église;

1. Il avait emporté d'assaut plusieurs places : Setenil, Conil, Castama, etc.

2. Il est connu aussi sous le nom de *Cardinal d'Espagne* il était né en 1428.

3. Mendoza, d'abord archevêque de Séville, puis archevêque-cardinal de Tolède, dignité de primat de l'Église d'Espagne.

il fut chargé de mener les comuneros de Léon, de Castille et d'Aragon au service de la croisade¹. Mendoza s'exposait dans la guerre avec l'incomparable courage que les vieilles chroniques donnaient à l'archevêque Turpin.

Avec Mendoza, le cardinal Ximenès était aussi sous la tente d'Isabelle, devenue la ville de Santa-Fé; il négociait avec les rois ou caïds maures pour la reddition de Grenade; Ximenès, sans cesse en rapport avec les Arabes, en savait correctement la langue. Le traité qui se préparait devait résoudre plusieurs grandes questions : quelle serait la condition des Maures soumis aux Castellans? Conserveraient-ils les mosquées, les minarets et leurs lieux de prières? Seraient-ils exilés et obligés de vendre leurs propriétés? Enfin, quelles seraient les conditions de la vie sociale? Après avoir capitulé, leur conserverait-on la même situation libre que pendant leur souveraineté, sans aucune crainte de trahison ou d'un retour de fortune? Le cardinal Ximenès, esprit pénétrant et droit, pesait avec impartialité les articles de la capi-

1. Ce fut lui qui se chargea de répartir la dime accordée par le pape sur tous les biens ecclésiastiques pour subvenir aux frais de cette croisade.

tulation. Isabelle, calme et travailleuse, soutenait les idées modérées de Ximènès. Était-ce assez pour satisfaire l'effervescence des croisés? L'indignation des Castellans était grande; l'inquisition, si aimée des multitudes, s'était établie à Séville pour accomplir l'œuvre de surveillance et de répression.

Tout en négociant, Grenade résistait encore avec une certaine énergie. Les Arabes, braves et hardis, ne craignaient ni les rencontres de lances, ni le cliquetis d'épées; le mal était dans la profonde anarchie de la cité. L'an 888 de l'hégire, le fils du roi Abul Hacen se révolta contre son père; Ferdinand et Isabelle le prirent sous leur protection. Les factions en armes continuaient à se livrer des combats: il y avait dans Grenade trois palais, véritables citadelles, l'Alhambra, l'Albaycin, l'Alcazar, successivement au pouvoir des uns des autres. Abul Hacen, avec les vieux Maures, restait plein de courage et de ressentiment contre les chrétiens, tandis que son fils, Abu Abdala, s'était déjà fait vassal¹ de Ferdinand et d'Isabelle. La bataille civile allait commencer dans les rues,

1. Abu Abdala avait été fait prisonnier par Ferdinand, qui lui rendit sa liberté à condition qu'il serait son vassal.

lorsque les vlemas, les anciens, en proclamant cette dynastie déchue, choisirent un descendant des Abencerrages, vieille race; ainsi Abdala el Zagal prit possession de l'Alhambra, de ses jardins et de son harem ¹.

Abu Abdala, après l'élection de Zagal, écrivit humblement à Ferdinand et à Isabelle pour leur demander appui, comme le devait le vassal à son suzerain. Voilà où en était l'empire mauresque, autrefois si brillant avec ses villes enchanteresses, ses braves émirs, ses caïds invincibles. Quand les États sont en décadence, les événements marchent vite à leur ruine. On trouve dans une chronique, sous la date de l'hégire 895 ², que l'émir Cid Yahie s'adressa directement à El Zagal pour l'engager à se soumettre aux souverains de Castille et d'Aragon : « La guerre ne peut que hâter notre ruine, et il vaut mieux se fier à la générosité de Ferdinand que d'attendre inutilement les faveurs de cette fortune cruelle, qui, depuis si longtemps, se plaît à nous accabler. Rappelle-toi le funeste horoscope qui présida à la nais-

1. L'an 888 de l'hégire (1483), Grenade eut deux rois : Abu Abdala, dans l'Albaycin et Abdala el Zagal, dans l'Alhambra.

2. 1490.

sance d'Abu Abdala. On avait cru d'abord que les malheurs prédits s'étaient accomplis, lorsqu'il fut fait prisonnier à Lucena; mais nous voyons bien maintenant que les rigueurs du sort ne sont pas épuisées par cette calamité passagère. Pour moi, je ne vois dans tous ces événements que la volonté d'Allah. C'est lui qui, pour nous abattre, réunit sous la même main les deux puissants royaumes d'Aragon et de Castille; c'est lui qui veut poser sur le front de Ferdinand la brillante couronne de Grenade¹. »

Ainsi parlaient les émirs. Si les faibles étaient favorables à la capitulation, les plus fiers d'entre les Grenadins ne voulaient pas l'accepter, le peuple soulevé expulsait les caïds, qui s'entendaient avec les chrétiens. Ferdinand et Isabelle avaient alors une belle troupe de chevaliers, sous la conduite de Gonsalve de Cordoue. La ville, surexcitée par les prédications des Alfakis, jurait de se défendre. Isabelle, avec une prudence extrême, ordonna que nul chevalier ne sortirait du camp pour provoquer l'ennemi; il fallait laisser les Maures se déchirer entre eux et s'abîmer sous leurs

1. Nous suivons la traduction de Conde, qui avait à sa disposition tous les manuscrits arabes de l'Escurial.

propres dissensions. De temps à autre on entendait le bruit des trompettes et des tambours; des milliers de cavaliers caracolaient autour du camp, nul chevalier ne répondait à ces provocations. Une seule fois, les Castellans, sortis de Santa-Fé, poursuivirent la lance au dos les Grenadins jusqu'à leur ville.

Ce qu'avait prévu Isabelle arriva. Abu Abdala avait reconnu l'impuissance de résister; les Maures avaient en vain attendu des secours de l'Afrique ou de Constantinople; il fallait donc traiter avec Ferdinand et Isabelle. La misère était infinie, la famine prête à dévorer les habitants. Le conseil des caïds résolut d'envoyer le grave et vieux Abul Casem, fort aimé des chrétiens, auprès de la reine Isabelle. Abul Casem, admirablement accueilli dans le camp, reçut de consolantes paroles de Ferdinand : « Il valait mieux se rendre à un ennemi généreux, que de souffrir les ravages d'un assaut. » Isabelle indiqua comme conseil, pour traiter des conditions, Gonsalve de Cordoue, l'illustre chevalier, sympathique à la nation maure, par sa générosité et son courage; Grenade n'aurait pas d'abord à se plaindre de ses nouveaux souverains!

IV

Le triomphe de Ferdinand et d'Isabelle à Grenade. — Les fêtes et jeux. — Audience de Christophe Colomb. — Protection d'Isabelle. — Traité pour les découvertes. — Édit contre les Juifs et les Maures. — Mort des Infants. — Jeanne la folle et Philippe le Beau.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

(1480-1491)

UNTA DE ANDALUCIA

Dans les vallons qui entourent Grenade, couverts d'orangers et de lauriers-roses, un groupe de cavaliers au costume mauresque caracolait près de la tente de Gonsalve de Cordoue : à sa tête était le vieillard à barbe blanche, Abul Casem, qui déjà était venu auprès de Ximenès pour préparer les articles de la capitulation ¹. Gonsalve de Cordoue, plein de courtoisie, accourut au-devant de l'émir avec une troupe de chevaliers castillans : de grands honneurs furent rendus à Abul Casem pour le consoler de sa triste mission ; il se fit quelques passes d'armes

1. 1491.

au son des trompettes et des tambours. Abul Casem et Gonsalve de Cordoue se rapprochèrent pour régler les conditions définitives de la capitulation dont les bases étaient déjà posées.

Grenade n'avait dans ses murs qu'un petit nombre de chrétiens ; la population se composait de Maures, Arabes ou Juifs qui priaient dans la mosquée et appelaient les fidèles du haut des minarets. Ces monuments radieux de marbres et d'arabesques d'argent consacrés au prophète seraient-ils respectés. Les synagogues resteraient-elles ouvertes à la piété des Juifs ? Les Castellans, les Aragonais, populations pleines de croyances ardentes et déchainées contre les Juifs, respecteraient-ils les vaincus ? Cependant, Gonsalve de Cordoue et Abul Casem, après une longue conférence, posèrent leur scel sur les conventions suivantes : « La ville de Grenade sera remise aux Castellans dans deux mois, si, durant ce délai, elle n'est secourue par mer ou par terre : le roi de Grenade, ses caïds, émirs, ses wazirs et les scheiks du pays, prêteront serment d'obéissance et de fidélité à Ferdinand et Isabelle, en les reconnaissant pour leurs souverains ; le roi de Grenade recevra des domaines et des terres avec un revenu suffisant

dans les Alpuxarres¹; tous les musulmans conserveront, avec la liberté, l'entière possession de leurs biens, leurs armes et leurs chevaux, le libre exercice de leur religion et leurs mosquées; ils garderont aussi leurs usages, leur langue et la mode de se vêtir; ils auront des cadis et des alcaïds pour les régir suivant leurs lois; ils serviront d'assesseurs aux gouverneurs chrétiens pour le jugement des affaires arabes. Ils ne payeront pas d'autres impôts que ceux qu'ils payaient à leurs rois maures: ils seront exempts de toute contribution durant trois années. Pour garantir l'exécution de ce traité, ils donneront cinq cents otages pris parmi les jeunes gens des meilleures familles de Grenade². »

Rien de plus large, rien de plus généreux que cette capitulation: deux mois étaient accordés aux Arabes pour rendre Grenade. Les plus ardents des Maures comptaient sur le secours des Africains et peut-être des Turcs qui le promettaient depuis plusieurs années. N'espérait-on pas l'appui des Berbères campés à

1. Sierra ou montagne à quelques lieues de Grenade.

2. J'emprunte la traduction de ce traité à Conde, l'exact orientaliste.

quelques lieues du littoral d'Afrique; et néanmoins, quand Abul Casem arriva du camp d'Isabelle à l'Alcazar de Grenade où se tenait l'assemblée des anciens, il s'éleva un cri de douleur et de désespoir. Le savant orientaliste Conde a traduit les plaintes du caïd Muza, s'arrachant la barbe devant une foule émue : « Vous pleurez! Eh! sont-ce des larmes que Grenade vous demande? Laissez-les aux enfants et aux femmes: soyez hommes. Au lieu de ces larmes timides, répandez, s'il le faut, votre sang jusqu'aux dernières gouttes. Unissons-nous; tentons un effort suprême: allons opposer notre poitrine au fer ennemi; je marcherai à votre tête, je montrerai que je ne crains point la mort. Ne vaut-il pas mieux mille fois mourir en défendant le sol de la patrie¹ que de le livrer aux oppresseurs pour conserver une honteuse existence? »

Ces plaintes douloureuses, le roi de Grenade cherchait à les apaiser : « Le courage n'a point manqué aux croyants, ce sont les forces de la défense. La fatalité a paralysé tous nos bras; ceux qui, à travers tant de périls, ont échappé

1. Conde emploie le mot *patrie*, je ne crois pas que ce mot ait un sens arabe.

à la mort, craignent de nouveaux dangers, quand ils ne peuvent pas espérer une meilleure fortune ; quelle ressource nous reste ? la tempête a tout détruit, tout emporté. »

La multitude était si profondément humiliée du traité, qu'une révolte allait infailliblement éclater parmi les zélés ; alors les wasirs et les principaux scheiks conseillèrent au roi de Grenade de ne point attendre les deux mois accordés par la capitulation et d'envoyer, auprès de Ferdinand et d'Isabelle, des hommes de confiance pour presser l'occupation de Grenade, si l'on ne voulait voir le pillage et le massacre des habitants paisibles. Dans les temps d'émotion populaire, les choses vont toujours ainsi ; les prudents et les faibles, menacés par l'anarchie, préfèrent se rendre à l'ennemi que de subir la guerre civile et les excès des multitudes. Les messagers secrets furent accueillis avec joie par Ferdinand et Isabelle. Le roi de Castille se hâta de se rapprocher de Grenade (on devait lui en ouvrir les portes). Le bruit des tambours et le son des instruments annoncèrent l'approche de l'armée chrétienne. Abu Abdala, laissant Aben Tomixa ¹ dans Grenade

1. Mariana, qui avait les archives à sa disposition, est entré

pour faire la remise des forteresses, alla au-devant du roi de Castille, suivi de tous les wasirs et de cinquante cavaliers grenadins. Quand il fut rencontré, il voulut descendre de cheval, comme le firent tous ceux qui étaient avec lui, mais le roi Ferdinand ne le voulut point. S'étant approchés l'un de l'autre, Abu Abdala lui baisa le bras droit, et lui dit les yeux baissés : « Roi glorieux et puissant, nous sommes tes serviteurs : nous te remettons cette ville et notre royaume, telle est la volonté d'Allah ; nous espérons que tu useras généreusement de la victoire. » L'hagib Abul Casem présenta pour lors au roi les clefs de la ville. Ferdinand, embrassant Abu Abdala, lui adressa dès paroles d'amitié et de consolation... Les Castellans entrèrent immédiatement dans la ville, accompagnés des wasirs et suivis de leur cavalerie ; ils se mirent en possession de l'Alhambra, de l'Alcazaba et de l'Albaycin, et l'on arbora l'étendard de Castille au sommet des tours et sur les remparts.

Ainsi fut rendue aux Castellans, presque sans effort et sans combat, la dernière ville que les

dans tous les détails de l'occupation de Grenade. Il n'a pas assez consulté les versions arabes.